



Nihiliste, réac et frivole



TÊTE À TÊTE
Charles Jaigu
cjaigu@lefigaro.fr

Si par une journée d'hiver vous prenez une table au Flore, vous verrez couples de touristes, éditeurs, journalistes, etc. Et puis un homme aux lunettes d'aviateur, casquette américaine, grand, sourcil, très dégagé de tout. Peut-être est-ce le diable. En fait, c'est Roland Jaccard. Un Suisse, de Lausanne. Il vient là, tous les jours. Un de ses ex-amis - ils sont brouillés depuis, n'apprend-il -, le philosophe Frédéric Schiffter, le décrit en « universitaire bûcheux titulaire d'une chaire de nihilisme à l'étage du Café de Flore ». Être nihiliste ? C'est une position intenante : c'est persévérer dans son être tout en revendiquant le néant. Il faut choisir. Seule solution : le suicide. Jaccard en parle beaucoup, mais ne s'y essaye pas. Donc il reste du côté de l'être et il flirte avec le rien : c'est un nihiliste. Dans L'Être et le Néant, Sartre avait trouvé cette formule assez bonne : « L'homme est l'être qui n'est pas ce qu'il est et qui est ce qu'il n'est pas. » Mais Sartre se prenait beaucoup trop au sérieux. Il s'était enfilé dans l'être - la mauvaise foi, si bien décrite par lui. Il s'est statué en homme-de-gauche-à-jamais-

révolté-sur-son-tonneau. Il est devenu Sartre. Jaccard est moins prétentieux. Il reste dans l'intraçabilité, en lisère du sombre et du léger. Avec son ami Gabriel Matzneff, notre démolisseur à domicile la piscine Deligny. Le garçon de bain lui réservait la cabine 41 - son année de naissance. Elle était plus grande que les autres, ils pouvaient « sauter les filles ». Tout ça, il le raconte très bien dans *Ma vie et autres trahisons* (Grasset). Mais Jaccard a aussi été un universitaire sérieux, directeur de collection aux PUF. C'est lui, par exemple, qui a édité André Comte-Sponville. Mais dans le livre de chroniques qu'il publie ces jours-ci, il se montre encore difficilement. Il fait de la politique.

Dans *De l'influence des intellectuels sur les talons aiguilles*, le dandy germanopratin s'assume en réac va-t-en-guerre. L'islam en prend pour son grade, façon Houellebecq. « Si j'ai bien compris les propos tenus au Louvre par François Hollande en septembre 2012, c'est dans l'islam qu'il faut chercher les valeurs permettant de combattre l'islamisme. Autant relire Mein Kampf pour discrediter le nazisme. » Il faut oser. Le lecteur constatera que pour un nihiliste du Café de Flore, le propos n'est pas du tout apologetique. Derrière notre détaché, se cache un néo-conservateur. Comment concilier le style moqueur avec l'attaque frontale ? Nous croyons deviner. Pour préserver son mode de vie ironique même Roland Jaccard doit être prêt à monter sur le ring. En dé-

couvrir avec les moralisateurs, ces dicteurs du premier degré. Ils sont un peu partout, et pas seulement chez les mahométans. Jaccard pousse le bouchon très loin : il est même un inconditionnel de l'intervention américaine en Irak. On se demande comment cet homme qui reproche les illuminés d'obédience sunnite pourrait adouber un illuminé baptiste nommé George Bush. Surtout pour le résultat que l'on sait. « Il faut toujours exagérer un peu, c'est la méthode Thomas Bernhard », nous dit-il avec son art de la pironnette. On ne va pas non plus se perdre dans un débat de géopolitique sérieuse ! « Je bénis d'une espèce d'impunité, quoi que je dise, on sait que je n'y adhère jamais complètement », ajoute-t-il. « Il y a différentes sortes de nihilisme, mais le mien entre dans la catégorie frivole. » Nous voilà rassurés. Son amour des femmes, y compris mercenaires, en témoigne. Demain est un parfait réac. Demain ne sera pas mieux qu'aujourd'hui, il sera pire.

Mais d'où vient donc ce « nihilisme frivole » ? Pas besoin de remonter bien loin. Sa mère, juive autrichienne, a échappé à l'extermination parce qu'elle est restée en Suisse au bon moment. Elle est tombée amoureuse de M. Jaccard, qu'elle a vu descendre l'escalier d'un palace de Lausanne, alors qu'elle était au bras de son premier mari. Inspirée, elle a tout quitté pour lui. Sa vie viennoise brillante, son ami Thomas Bernhard. Encolte de ce Suisse au nom de tricot à losanges, d'un milieu belvédère convenable, elle accouche de Roland en 1941. Mauvaise date pour l'humanité en général, et le peuple juif en particulier. On comprend que Jaccard soit vite devenu schopenhauerien : la vie oscille entre la douleur et l'ennui.

Il est vrai qu'une certaine esthétique de la déconstruire aide le passager de l'existence à goûter malgré tout, avec une aisance bienvenue, les improbables menus plaisirs. Et on n'est jamais aussi d'attaque pour embrasser le monde qu'après la lecture de Clorin. Même chose quand on lit du Jaccard. « Vieillir, c'est être plus préoccupé par son propre corps que boniversé par celui d'autrui », écrit-il, lui qui est désormais entré dans les années « septante ». On s'imagine aussi cet aphorisme : « Peut-être Leibniz a-t-il été encore plus loin que Schopenhauer en disant que ce monde est le meilleur des mondes possibles, parce que si l'on sup-

pose qu'on peut l'améliorer, on l'annéeant. » Quant au titre de ce recueil de chroniques, c'est un règlement de comptes avec Alain Badiou et ceux qui dénoncent « la violence des intellectuels de droite », lesquels auraient justifié la montée de l'extrême droite par un discours péjoratif à l'égard des « jeunes des cités et de l'islam ». Les esogophes qui pensent plier le réel aux concepts jaillies de leur moi khégnieux font comme si les échecs de l'intégration n'étaient pas en grande partie dus au triomphe de leur économicisme de gauche antilibéral, sur-générateur de chômage, et à leur pédagogisme laxiste et différentialiste, leur haine de la nation et de sa grandeur. Et au passage, Jaccard souligne un étonnant changement dans le paysage de l'extrême droite : les femmes y régnent. C'est la victoire du féminisme, s'amuse Jaccard, qui est justement une des grandes idées de la gauche des années 1970. « Que ce soit aux États-Unis avec Sarah Palin et Michele Bachmann, en Norvège avec Siv Jensen, en Hongrie avec Kristina Morvai, au Danemark avec Pia Kjaersgaard, l'extrême droite martiale avec ses bruits de bottes s'est métamorphosée en un extrême centre plus préoccupé par la sécurité de ses enfants et le care de Martine Aubry que par la volonté d'en décoiffer avec l'étranger. »

Les chroniques de Jaccard nous préservent du « boyscoutisme planétaire ». La cohorte des amis de Stéphane Hessel est toujours prête à s'indigner. Mais l'auteur de ces chroniques n'y arrive pas. « Ces hommes, sympathiques par ailleurs, n'ont aucun tabou, car l'idée même de négatif leur est étrangère. » Le nihiliste Jaccard s'y connaît bien en expérience du négatif. « Ils n'envisagent pas que la vertu est le pire des vices et que vivre et être injuste sont synonymes. » ■



« DE L'INFLUENCE DES INTELLECTUELS SUR LES TALONS AIGUILLES »
Roland Jaccard
Éditions Clorin, 223 p., 23,90 €.



Je bénéficie d'une espèce d'impunité, quoi que je dise, on sait que je n'y adhère jamais complètement

ROLAND JACCARD

PHOTO: J. T. / CONTRASTO / G. P. / G. P.